NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

60 N° 8 1933

Beauraing. La controverse récente

J.B. LENAIN

p. 696 - 724

https://www.nrt.be/en/articles/beauraing-la-controverse-recente-3475

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Beauraing. La controverse récente

Depuis la publication de notre article sur les événements de Beauraing (avril 1933), ces faits ont continué d'attirer l'attention du public; l'affluence extraordinaire des pèlerins, la piété des foules, la visite de l'évêque du diocèse allant s'agenouiller à la grotte et permettant l'érection de la chapelle, des guérisons remarquables ont encore accentué l'intérêt de la question. Beauraing, du moins en tant que fait, s'impose de plus en plus. Mais la controverse sur l'origine de ces événements s'est, elle aussi, poursuivie; partisans et adversaires d'une explication surnaturelle discutent le pour et le contre dans des publications dont la série n'est point close. L'adversaire le plus convaincu de l'origine surnaturelle des faits de Beauraing est sans conteste M. le Dr De Greeff; il a conduit l'attaque dans le numéro d'avril des *Études Carmélitaines*, l'a continuée dans *Saint Luc Médical* et dans *Les Faits mystérieux de Beauraing*. Les PP. Bruno de Jésus-Marie, O. C. D. et Aloïs Janssens C. I. C. M., ainsi que M. le Prof. Van Gehuchten lui ont prêté l'appui de leur nom et de leur autorité.

C'est de cette controverse que nous voudrions dire quelques mots (1). Nous diviserons notre exposé en trois points : 1) Que penser de l'enquête de M. De Greeff? 2) Que vaut l'interprétation naturelle qu'il propose? 3) Quels sont, en cette question, les critères théologiques de discernement? Nous ajouterons quelques mots sur le cas de Tilman Côme.

(1) Pour la réfutation détaillée des *Études Carmélitaines*, consultez : tout d'abord le livre du R. P. Maes, C. SS. R., qui, nous l'espérons, paraîtra bientôt; dans la *Revue Catholique des Idées et des Faits*, les articles de Mgr Schyrgens du 31 mars au 23 juin, du 14 juillet et du 11 août 1933; dans les *Annales de Beauraing*, nos 9 et suivants, les réflexions si judicieuses de Dorola; dans *Saint Luc Médical*, no 4, 1933, p. 155-184 et 193-206, les conférences, remarquables par leur science et leur bon sens, de MM. Fransen et Gailly; et la brochure *Accusés, levez-vous!...* de P. Nicaise-Vermer, Bruxelles, 1933.

1. — *Que penser de l'enquête de M. De Greeff?*

Nous serons bref sur ce point, les articles de Mgr Schyrgens et de M. Fransen ayant, nous semble-t-il, établi l'essentiel.

Avant tout essai d'interprétation, il importe de reconstituer les faits eux-mêmes aussi exactement que possible. Que s'est-il réellement passé? Quelles ont été les premières impressions des enfants, leurs premières réflexions? De même pour chacune des apparitions qui ont suivi : attitude, mouvements, paroles, tout cela doit être recherché avec soin. C'est dire qu'avec M. De Greeff nous reconnaissons parfaitement l'importance de ces investigations... Mais à Beauraing il y eut plusieurs enquêtes : quelle est la valeur de chacune d'elles? Quelle est la valeur de celle de M. De Greeff? M. De Greeff ne prétendra pas sans doute qu'il ait été le seul à posséder les qualités requises chez l'enquêteur, l'intelligence, la compétence, l'indépendance morale, ni que, pour pouvoir faire une enquête sérieuse, il faille nécessairement avoir suivi ou professé des cours d'anthropologie criminelle. Un homme intelligent et de grand bon sens mettra d'instinct, pensons-nous, dans son enquête, ces qualités qu'exige M. De Greeff.

Ajoutons que vouloir reconstituer avec certitude tous les gestes, toutes les paroles des enfants, dans leurs moindres détails, nous paraît une gageure. Le doute planera toujours plus ou moins sur quelques points, les termes exacts de telle ou telle réponse. (1). le moment précis de tel ou tel geste. Mais la solution à donner au problème ne dépend pas nécessairement de certaines minuties, et l'on pourrait, nous semble-t-il, laisser passer plus d'une

(1) Par exemple est-il encore possible d'établir avec certitude si Gilberte a répondu à M. Lurquin : « Je continue à voir quand même » ou bien : « Je continue à voir le dessus et le dessous »? La seconde version a pour elle de sérieuses probabilités, mais cette incertitude, à elle seule, rend déjà branlante l'objection du P. Janssens (*Faits mystérieux de Beauraing*, p. 102). De même un léger mouvement de recul, facilement non remarqué, rendrait vaine l'objection de M. De Greeff (*Faits mystérieux de Beauraing*, p. 166 note).

affirmation de M. De Greeff sans mettre en danger la thèse de l'origine surnaturelle des visions.

Cela dit, nous avouons rester défiant vis-à-vis de l'enquête de M. De Greeff et voici nos raisons : Tout d'abord, M. De Greeff n'a été à Beauraing que peu de jours, les 11, 15, 16, 17 Décembre; il n'a assisté qu'à une seule apparition; pour beaucoup de détails, il a dû s'appuyer sur les renseignements d'autrui; or les deux sources où il s'est renseigné sur beaucoup de points sont connues et dans le cas présent ont paru suspectes (1). Il devait donc d'abord répondre à ce reproche, en montrer le néant. Il ne l'a pas fait.

De plus, — et c'est notre principale raison de nous défier — les enfants ont avoué à M. Fransen (*Saint Luc Médical*, p. 168) que « *la moitié du temps ils n'avaient pas compris ce que M. De Greeff voulait dire par ses questions* ». Voilà qui est vraiment grave : nous assisterions à un phénomène facilement compréhensible chez des enfants intimidés par un interrogateur dont ils devinent les dispositions. Cela cadrerait parfaitement avec les lois de la psychologie infantile, auxquelles M. De Greeff fait si souvent appel. Que vaut au regard de la critique historique, un interrogatoire dont les examinés avouent : « nous n'avons pas compris les questions » ? Et de cette inintelligence des questions découleront bien des confusions, des erreurs, des discussions sans fin. Quand M. De Greeff affirmera : « L'enfant m'a dit... », ses contradicteurs pourront lui opposer que l'enfant a dit le contraire à un autre. Cette déclaration des enfants touchant leur interrogatoire, la saine critique historique veut que nous l'ayons constamment devant les yeux quand nous comparons les résultats des différentes enquêtes.

De plus, on peut se demander si M. De Greeff tient assez compte de la réponse de Mgr Schyrgens dans la *Revue Catholique des Idées et des Faits*. Le ton de cette réponse a pu paraître trop vigoureux. Pourtant l'indignation de l'écrivain se comprend à certains moments. En tout cas la réfutation repose sur une

(1) Cfr. *Revue Catholique des Idées et des Faits*, 7 avril 1933, p. 23.

enquête et une documentation de première main. Le R. P. Maes, C. SS. R., qui a documenté Mgr Schyrgens, a assisté à dix apparitions, a résidé longtemps à Beauraing durant cette période, a pu causer avec les enfants et les interroger sans en avoir l'air et aussi longuement qu'il l'a voulu. Nous savons, par ailleurs, qu'il n'a pas été si facile à convaincre, A voir l'enquêteur dédaigner ce témoin, le traiter de « bonne âme qui sert N.-D. de Beauraing, selon ses talents » (1), on pourrait douter de sa sérénité impartiale. De plus, Mgr Schyrgens, a repris une à une toutes les assertions de M. De Greeff, l'a suivi jour par jour, a contesté bon nombre d'affirmations, rectifié comme fausses ou incomplètes bien des paroles attribuées aux enfants, corrigé les interprétations erronées. De cette réfutation, M. De Greeff ne tient guère compte : dans les pages 151-172, nous ne trouvons de sa part que des réaffirmations. (2) Force est bien de dire que, après comme avant la réplique de M. De Greeff, la réponse de Mgr Schyrgens reste solide et que rien de bien sérieux ne lui a été opposé.

La lecture du chapitre intitulé « Rectifications » (*Les Faits mystérieux de Beauraing*, p. 118-128) ne fait qu'accroître notre défiance. Nous ne comprenons pas la légèreté avec laquelle M. De Greeff s'attaque à la réputation morale des enfants (p. 128) et, nous le disons nettement, il aurait grand peine à donner des preuves sérieuses de semblables insinuations. Nous ne comprenons pas qu'il attribue une attitude parfaitement ridicule à M. le Doyen de Beauraing (p. 121); tous ceux qui ont eu des rapports avec celui-ci ont pu apprécier son sérieux et la solidité de son jugement et le savent absolument incapable de s'appuyer sur un argument aussi puéril que le pendule des sourciers pour admettre la sincérité des enfants. Nous ne comprenons pas non plus pourquoi l'auteur semble vouloir maintenir certains

(1) *Saint Luc Médical*, p. 216.

(2) Voir dans les *Annales de Beauraing*, n° 18 (15 septembre), l'argument « ad hominem » que Dorola oppose à la seconde forme du récit des faits, contenue dans ces pages 151-172.

faits malgré l'affirmation contraire du principal intéressé (1). La puissance d'affirmation de M. De Greeff nous avait déjà frappé lorsque le 31 mai, à la séance de la Médicale Saint-Luc à Bruxelles, nous l'avons entendu dénier toute originalité à l'imagerie de N.-D. de Beauraing, et traiter de métaphysique la distinction tout élémentaire entre une idée qui se développe et s'enrichit et un contenu de conscience qui de confus devient clair.

Tous ces indices diminuent grandement notre confiance dans la valeur des documents réunis par M. De Greeff et nous avouons ne pas saisir tout-à-fait ce que veut dire M. De Guchteneere (*Saint Luc Médical*, p. 154) lorsqu'il parle de « la belle objectivité de M. De Greeff ».

Sa thèse de la version moyenne (*Saint Luc Médical*, p. 108), telle qu'il la donne, ne nous rassure pas davantage. Nous admettons sans doute qu'à un moment donné une version se cristallise; les mêmes questions reçoivent les mêmes réponses : « le témoignage est constitué ». — Mais suit-il de là que toute enquête ultérieure soit inutile ?

« Pour M. De Greeff, dit M. H. Gailly (*Saint Luc Médical*, p. 203), une parole des voyants recueillie vers la mi-décembre (2) incorporera le maximum de vérité et prendra rang en importance avant tout autre document. A l'entendre, on saisit fort bien qu'il garde une foi absolue aux points relatés dans les *Études Carmélitaines* et qu'il n'entend guère qu'on puisse lui opposer toute enquête ultérieure. Les déclarations précoces sont les

(1) *Faits Mystérieux de Beauraing*, p. 110. L'abbé P. continue à nier, et avec force, avoir été frappé par Albert; il n'y a eu, dit-il, chez celui-ci rien de plus que le geste d'un enfant énervé. — P. 84, M. De Greeff veut que Gilberte ait proféré cette parole inintelligente ou hérétique : « Y a-t-il des pécheurs » ? alors que l'enfant a dit : « Y a-t-il des pécheurs à Pondrôme ? » ce qui est tout autre chose. A cette remarque, M. De Greeff répond simplement p. 128 « Qu'il s'agisse des pécheurs de Pondrôme ou des pécheurs en général, cela importe peu à notre thèse. Le curé de Pondrôme n'a pas été le seul à parler de conversion des pécheurs aux enfants », réponse bien pauvre, nous semble-t-il. — De même où a-t-il rectifié le fait absolument faux affirmé p. 83 qu'Albert aurait révélé son secret au petit Degoudenne.

(2) C'est-à-dire au moment où M. De Greeff se trouvait là !

seules vraies, vous dira-t-il; dans la suite, le récit des faits s'est cristallisé, figé ».

M. Gailly continue très bien : « S'il en était ainsi, toute instruction criminelle serait close par le procès-verbal du gendarme. Il faut tout de même tenir compte que les recherches et les interrogatoires qui vont constituer le dossier d'instruction ont aussi leur valeur ». Pour toutes ces raisons, nous ne reconnaissons qu'une valeur très douteuse à la documentation de M. De Greeff.

D'ailleurs, cette enquête, à ne considérer que le résultat auquel elle aboutit, apparaît déjà suspecte. Un système d'explication qui paraît tellement contredire les lois de la psychologie ordinaire ou de la psychologie infantile, un système qui, d'une part, en dehors de tout mobile avéré, suppose chez ces enfants une perversité, une ruse, une finesse, une malice extraordinaire et qui, d'autre part malgré bien des efforts, ne parvient pas à établir ces tares sans majorer l'importance de tel ou tel petit fait, ordinaire dans la vie des enfants, un tel système rend bien défiant vis-à-vis de l'enquête sur laquelle il est fondé.

II. *Que vaut l'interprétation naturelle proposée par M. De Greeff?*

L'interprétation des faits, M. De Greeff nous la donne dans « *Les faits mystérieux de Beauraing* » et la présente en résumé dans *Saint Luc Médical*, p. 217 et 218. Il abandonne le terrain pathologique et prend position dans la psychologie infantile. Débarrassé de toutes les considérations savantes dont l'auteur entoure l'exposé de son système, celui-ci peut se résumer en deux mots : illusion et tromperie plus ou moins consciente. Le premier jour, une lueur quelconque, d'auto peut-être, produit chez les enfants une illusion qui est par eux diversément interprétée; le second jour, le même phénomène psychologique se reproduit, mais l'échange d'impressions entre eux les a amenés à une interprétation commune, ils disent : « c'est la Vierge »; à partir du troisième jour, ils sont prisonniers de leurs dires, et les voilà simulant le phénomène qu'ils ne subissent pas. **Non pas qu'il y ait eu entre eux entente préalable pour jouer**

cette comédie, mais, si chaque enfant ne voit rien, il croit tout au moins que les autres voient, et il les imite. Ce jeu continue tant bien que mal, de manière plus ou moins consciente, jusqu'au jour où les enfants en sont lassés.

Nous le disons bien franchement, ce système nous apparaît parfaitement invraisemblable (1), et rien autant que la lecture de M. De Greeff n'a affermi notre conviction qu'on ne donnera pas d'explication plausible des événements de Beauraing en dehors de l'hypothèse du surnaturel.

Qu'une illusion soit possible, qu'elle puisse, surtout dans un moment de peur et chez des enfants, se communiquer de l'un à l'autre, c'est compréhensible, personne ne le niera (2). Il est tout de même un peu étrange que l'illusion d'une forme humaine soit si promptement acceptée, alors que Fernande Voisin cherche à la dissiper : « Tais-toi, sot, ce sont des lueurs d'auto ». Mais passe. Que tous les enfants admettent si facilement l'interprétation : « c'est la statue de la grotte qui bouge », « c'est la Vierge », donnée Par une des fillettes au début même dans le jardin des sœurs ou le soir en famille (v. *Saint Luc Médical*, p. 170), voilà ce que nous comprenons moins aisément encore, si nous remarquons que les voyants se montrent revêches à toute suggestion contraire des sœurs et de leurs parents!... Passe encore... Mais il nous devient impossible de suivre M. De Greeff, dès qu'il essaie d'expliquer les événements du troisième jour (3), quand il suppose chez les enfants une véritable comédie, se reproduisant tout un mois, quoique avec des interruptions. Et pourquoi cette échange persévérance?... parce qu'ils sont prisonniers de leurs dires!... parce qu'après avoir déclaré : « c'est la Vierge » ils ne veulent pas se rétracter!... Soit, dirons-nous, mais

(1) C'est aussi l'avis de M. Gailly, *Saint Luc Médical*, p. 201.

(2) M. De Greeff veut que la genèse de cette illusion doive être attribuée à des lueurs d'auto; mais il est loin d'avoir répondu à l'objection que des lueurs d'auto ne pouvaient guère parvenir là où les enfants ont vu l'apparition. Voir aussi *Revue Catholique des Idées et des Faits*, 14 avril p. 24.

(3) Cf. *Saint Luc Médical*, p. 171-174, l'exactitude étonnante avec laquelle M. Fransen relate et distingue les différentes apparitions de cette soirée.

sans se rétracter ne pouvaient-ils s'en tenir là ? Pourquoi cette longue comédie, cette interminable mise en scène ?... Il y a plus, cette comédie va se jouer d'elle-même; car, alors qu'aucun des voyants ne subit le phénomène qu'il décrit (p. 150), chacun d'eux croit que les autres le subissent et il les imite. Et à cette comédie d'enfants, bien des hommes intelligents, des médecins, des théologiens vont se laisser prendre..... Et tout cela se produira sans entente préalable ! Et alors que ce qui aide et pousse les enfants à jouer leur jeu c'est (*Faits mystérieux de Beauraing*, p. 34) l'attention qu'on leur prête, cependant ils ne le jouent pas le jour de Noël quand tout les y incite, la solennité du jour et la foule de 5.000 personnes. Ils en ont assez le 3 janvier, alors que la foule promet d'être plus nombreuse encore les jours suivants.

Nous consentons à n'être plus compté parmi les esprits sérieux, si, pour l'être, il nous faut accepter semblable explication. « Il serait fort étrange, dit justement M. le Dr Gailly (*Saint Luc Médical*, p. 201), de voir des sujets sains d'esprit arriver à une illusion aussi tenace avec un tel entraînement collectif et sur laquelle se serait greffée une fabulation aussi extraordinaire, accompagnée d'une mise en scène théâtrale. Nous nous serions attendu à un beau diagnostic de psychiâtre, nous découvrant un meneur avec son automatisme mental et des menés déficients et suggestibles. Il paraîtrait qu'on peut fort bien s'en dispenser ! »

Le même auteur ajoute (p. 202) : « La thèse du Dr De Greeff aurait eu une figure beaucoup plus sympathique, si son auteur l'avait présentée en nous disant : « Voilà ce qui nous reste dans le domaine proprement humain, nous y atteignons le climax, comme disent les Anglais, de l'explication naturelle. Essayons de voir si, de cette manière, on couvre assez bien les faits, voici le pour, voilà le contre, jugez vous-même. » Il serait resté sur un point d'interrogation. Mais trancher ainsi, bâtir tout cet échafaudage branlant, mal étayé par une enquête superficielle et tendancieuse, dont je ne rends pas responsable le psychologue évidemment, donner pour établi ce qui à tout prendre ne pourrait être présenté que comme une hypothèse ! C'est trop hardi !

En conclusion, on peut situer exactement la position de l'explication du Dr De Greeff, en disant que la psychologie se trouve là véritablement aux abois et dans ses ultimes retranchements ».

Mais essayons de pénétrer davantage le raisonnement par lequel M. De Greeff appuie cette étrange explication. Qu'on nous permette, pour en mieux marquer l'arbitraire, de le mettre en forme syllogistique. Le syllogisme pourrait se formuler comme suit : Lorsque des voyants, en plus des antécédents qui les prédisposent à l'illusion et à la simulation, présentent les signes de l'une et de l'autre dans une série de visions, je dois conclure à l'illusion et à la tromperie et rejeter toute origine surnaturelle. Or, chez les enfants de Beauraing, je trouve et ces antécédents et ces concomitants des visions, c'est-à-dire impressions différentes au début comme dans toute illusion; interprétation commune après échange d'impressions; divergences, contradictions dans la suite. Donc, le tout s'explique par illusion et tromperie.

Nous pourrions simplement laisser passer la majeure et nier la mineure; la première appelle cependant certaines réserves.

a) Si par antécédents, M. De Greeff veut parler d'antécédents pathologiques, de tares morbides, d'hallucinations précédentes et reconnues comme telles, alors, oui, il y a forte présomption contre... Mais cette présomption — comme toute présomption — devrait céder à la vérité. En soi, rien n'empêche un halluciné d'être gratifié un jour d'une véritable vision. Mais nous nierions plutôt le principe, si, par antécédents, M. De Greeff entend certaines dispositions assez communes à un groupe de sujets, comme, chez les enfants, l'amour du spectacle et de la comédie. Une vision est rare même chez des enfants, une disposition commune à tous ne l'explique pas.

b) Impressions différentes. Une illusion, c'est naturel, sera diversement interprétée. Au crépuscule, nous nous promenons à trois et apercevons quelque chose dans le lointain; « c'est un homme » dit l'un, « un animal » dit l'autre, « un arbre » dit le troisième; et, en réalité, c'était une borne au bord de la route.

Mais une *perception inaccoutumée*, un peu vague au début,

peut chez plusieurs personnes s'exprimer en des termes différents qui, bien examinés, signifient au fond la même chose et rendent témoignage de l'objectivité de la perception. Ce n'est pas une distinction en l'air que celle établie entre une idée qui s'enrichit et un contenu de conscience qui de confus s'éclaircit. A Lourdes, Bernadette n'a pas vu dès le premier moment que c'était la Vierge.

A plusieurs, nous voyons de loin un promeneur...nous hésitons sur son identité; n'est-ce pas un tel, tel autre ? Mais à la suggestion : « N'est-ce pas M. N. ? », nous nous rendons tous immédiatement. Ne puis-je pas dire qu'il y a eu une impression identique au début, mais vague, flottante, et que c'est elle qui a facilité l'accord commun ? Que les enfants de Beauraing admettent si facilement la suggestion « c'est la Vierge » et résistent à toute autre suggestion, c'est la preuve indubitable que cette interprétation répond bien à leur impression du début.

c) Contradictions et divergences s'accentuant, signe de tromperie. Ne concluons pas si vite. Une vision peut, d'identique qu'elle était au début, se diversifier dans la suite; l'apparition peut ne pas vouloir dire à tous la même chose, n'avoir pas les mêmes gestes du début à la fin pour chacun des voyants; il y aura divergence, non contradiction.

N'oublions pas d'ailleurs que, dans une vision véritable chez plusieurs voyants, il faut s'attendre à rencontrer des contradictions de détails, car les voyants n'enregistrent pas avec l'objectivité d'un appareil photographique; ils ne peuvent tout remarquer; la suggestion réciproque peut influencer leurs réponses, l'auto-suggestion peut elle aussi faire son œuvre, l'activité naturelle de la faculté enfin peut se mêler au phénomène surnaturel, si bien qu'à certains moments une véritable vision pourrait avoir certains traits de ressemblance avec une imagination naturelle, avec un fait purement profane.

Tel critique s'imaginera alors facilement que tout se passe comme si la nature seule était en cause et ne jugera ainsi que parce qu'il est resté à la surface des faits, n'en a perçu que l'apparence. L'argumentation d'un historien incroyant qui

supprime le merveilleux évangélique ou d'un psychiâtre naturaliste qui assimile à des phénomènes morbides les états extatiques de nos saints, pourra parfois faire impression sur de nombreux esprits; mais en apologétique ou en mystique comme dans le cas présentement discuté, notre réponse sera la même : sans doute, deux groupements de faits, l'un naturel, l'autre surnaturel, peuvent se ressembler étrangement; mais pour les distinguer, il s'agit de pénétrer à l'intérieur même du fait, par cet ensemble de critères que nous avons cru pouvoir indiquer. C'est dans la synthèse harmonieuse de tous les indices, dans la parfaite vraisemblance, religieuse et humaine, de tous les faits, que se manifestera la vérité de l'explication surnaturelle.

Venons-en à la mineure. Or, à Beauraing, non seulement les enfants présentent les antécédents requis à leur rôle de comédiens de l'extase, mais, au cours des faits eux-mêmes, ils donnent tous les signes de l'illusion et de la tromperie.

a) Les antécédents... c'est-à-dire des dispositions à la mythomanie, l'amour du merveilleux, un naturel enclin à tromper, et une absence totale de respect pour les choses religieuses. Il faut bien tout cela pour étayer une hypothèse de supercherie! L'amour du merveilleux, le tempérament mythomane, que d'efforts on tente pour les établir! Efforts couronnés d'ailleurs d'un bien mince succès. Voyez avec quelle persévérance et quelle ténacité l'enquêteur recueille les moindres indices. Quel examen il impose à Fernande Voisin pour connaître ses lectures, pour apprendre à quels films elle a assisté; il a noté soigneusement que les enfants Voisin aiment à faire peur, il fait grand cas d'un document inédit (*Saint Luc Médical*, p. 238) relatant que les petits Voisin venaient chercher M. J. pour jouer avec elles, et que très souvent on représentait les visions de Jeanne d'Arc. « Il y avait ordre de pleurer... et elles pleuraient réellement devant les prétendues apparitions »... Concédons tout cela; s'il s'ensuit que les petits Voisin sont des mythomanes, il faudra conclure que la grande majorité des enfants le sont, car combien parmi eux n'ont pas lu avec délices les livres favoris

de Fernande et d'Albert; combien n'ont point parfois fait peur aux autres, combien n'ont pas joué à des jeux où l'on simulait des pleurs (1). Et encore faudrait-il dans le cas présent démontrer ce tempérament mythomane chez chacun des enfants, les Degeimbre tout aussi bien que les Voisin. Si on ne le fait que pour l'un ou l'autre, il importe d'expliquer comment le mythomane conduit le reste du groupe. Il est regrettable pour M. De Greeff que celle qu'il soupçonne de mener la bande, Andrée Degeimbre, ne donne aucun signe de mythomanie. C'est une bonne fille de la campagne, tout entière à sa besogne, et au soin de ses vaches. Ignore-t-on la réponse qu'Andrée Degeimbre fit à sa mère, un jour où, passant devant la grotte, celle-ci l'adjurait d'en finir avec cette comédie (d'après un document que nous a montré M. le Dr Gailly) : « Eh bien maman, moi aussi je vais te parler catégoriquement; tu peux me mettre un révolver ici (elle montrait son front), je dirai encore : j'ai vu la Vierge »; de telles paroles et une si grande fermeté se comprennent difficilement chez un mythomane. Et ces mots de Fernande Voisin à M. le Dr Gailly : « Je veux bien mourir, mais j'ai vu la Vierge ! » De même il n'est pas exact de dire que les enfants Degeimbre essaient dans l'obscurité de se procurer des visions; il s'agit de bien autre chose. A leur mère qui les traite d'illusionnés, ils montrent qu'ils ont beau se mettre dans l'obscurité, fermer les yeux, ils n'arrivent pas à se procurer une vision par leurs propres efforts.

M. De Greeff n'a donc pas prouvé — il en est loin, — que l'on trouve chez certains de ces enfants, et encore beaucoup moins chez tous, le tempérament mythomane.

Mais a-t-il réussi à démontrer chez eux l'habitude du mensonge, et l'absence de tout respect pour les choses religieuses, au point d'oser jouer une pareille comédie sur le nom de la Sainte Vierge ?

(1) Il *en était déjà ainsi au temps de Notre-Seigneur* : Cf. Mt. XI, 17 ; « Cette génération ressemble à des enfants assis sur la place publique et se criant les uns aux autres : Nous avons chanté et vous n'avez pas voulu danser avec nous; nous avons pleuré et vous n'avez pas voulu vous lamenter comme nous ».

Des menteurs... M. De Greeff se rend ici la démonstration facile, en supposant (*Faits mystérieux de Beauraing*, p. 35) que tout enfant est menteur par nature... « Il faut vraiment ignorer tout de la psychologie infantile la plus saine pour oser affirmer par l'observation directe la sincérité d'un enfant et aucune mère de famille intelligente, aucun éducateur qui sache observer ne se fiera à un regard d'enfant, même et surtout si c'est le sien ». Tout éducateur sait très bien qu'un enfant ment parfois, quand il y trouve quelque intérêt ou quand, par exemple, il redoute une punition; mais tout éducateur sait distinguer entre le menteur occasionnel et le menteur né. Or pour soutenir le mensonge comme l'auraient soutenu les enfants de Beauraing, pour mentir malgré les objurgations des parents, devant tant de témoins, sans jamais se dédire, et à cinq simultanément, il faudrait plus qu'une aptitude ordinaire à la simulation... Or quelle preuve M. De Greeff apporte-t-il de cette tendance extraordinaire ? Nous avons beau chercher dans son enquête; en dehors des contradictions qu'il relate, et dont nous parlerons plus loin, il ne trouve qu'un seul fait : Gilberte aurait dit qu'elle n'avait plus sonné aux portes depuis longtemps et aurait avoué, une heure après, qu'elle l'avait encore fait récemment... Si même le fait était vrai, ce serait bien peu pour soutenir une pareille accusation contre cinq enfants. Mais, comme le note Mgr Schyrgens, l'explication est très simple : « elle ne l'a plus fait depuis longtemps, mais le groupe « on » l'a fait récemment encore... ».

M. De Greeff est amené par son système à présenter le milieu des enfants comme aussi areligieux que possible; dans la mentalité d'enfants religieux, l'idée même de cette comédie sur le nom de la Vierge trouverait un frein et un obstacle; mais ces enfants de Beauraing sont élevés dans un milieu voltairien. Tel d'entre eux — Albert — manque la messe le dimanche durant la période des apparitions. M. le Doyen de Beauraing a protesté contre ces accusations (1) et il connaît tout de même un peu mieux que M. De Greeff la mentalité de sa paroisse; il s'est élevé aussi

(1) *Revue Catholique des Idées et des Faits*, p. 24, 7 avril 1933.

contre l'accusation dont on charge Albert; l'enfant a manqué la messe une fois parce qu'il souffrait d'engelures ulcérées aux pieds et ne pouvait marcher. De ce démenti de M. le Doyen aucun compte n'est tenu et l'accusation est reproduite telle quelle, p. 85. En vain avons-nous cherché la trace de cette mise au point dans les rectifications (1). Loin de rectifier quoi que ce soit, M. De Greeff termine son chapitre « rectifications », p. 128, par une insinuation révoltante. Nous le disons sans aucune hésitation; les personnes qui ont fourni à l'enquêteur ces documents dont il parle se sont rendues coupables non seulement de médisance, mais de calomnie pure et simple, et nous nous demandons comment en conscience on peut se permettre de reproduire pareilles accusations.

Les termes par lesquels les enfants traduisent leurs impressions du premier soir seraient-ils, par leur divergence, les signes indubitables d'une illusion ? M. De Greeff exagère quand il dit (*Saint Luc Médical*, p. 217) : « l'homme en blanc, phares d'auto, statue qui bouge, électricité qui s'allume et s'éteint, tout, ce premier soir; tout excepté la Vierge qu'ils décriront dans la suite ». Pour retrouver les paroles réelles des enfants, voyez *Saint Luc Médical*, p. 164-170 (cf, aussi *Revue Catholique des Idées et des Faits*, 28 avril, p. 25) l'enquête si objective et si minutieuse de M. Fransen. Mais, même en concédant à M. De Greeff les expressions qu'il met en avant, ces paroles n'exprimeraient-elles pas très bien les différents aspects d'une impression identique, mais qui n'a pas au début toute sa précision : un personnage très brillant, d'une blancheur éclatante ? Le principe énoncé par M. De Greeff lui-même (*Faits mystérieux de Beauraing*, p. 138). (« En cas de réalité des visions, ils devaient

(1) *Faits mystérieux de Beauraing*, p. 35, M. De Greeff se scandalisait d'une réponse des enfants concernant la Sainte Vierge : « nous avons bien le temps, elle vient quand nous sommes là »; cela donnerait la mesure de ce que la Vierge est pour eux ! Mais à Lourdes, Bernadette a donné à peu près, mot pour mot, la même réponse. A Mlle d'Estrade qui lui dit : « tu fais attendre la Vierge », Bernadette répond : « Non, Mademoiselle, la sainte Vierge ne vient que lorsque je suis arrivée ». *Revue d'Ascétique et de Mystique*, janvier 1929, p. 50.

apportei tous les cinq des renseignements convergents, mais nécessairement différents ») ne trouve-t-il pas ici son application ?

Quant aux contradictions découvertes pai M. De Greeff dans les dépositions des enfants, et où il voit la preuve du mensonge, rappelons la remarque déjà faite : les enfants se plaignent de n'avoir pas compris la moitié du temps les interrogations de M. De Greeff. Que l'on songe aux observations émises plus haut sur le jeu possible de l'autosuggestion et on pourra conclure qu'à Beauraing il reste bien peu de contradictions. De ces contradictions vraies ou prétendues, Mgr Schyrgens a d'ailleurs donné une explication obvie, naturelle et concordant parfaitement avec les faits : voir, p. ex. *Revue Catholique des Idées et des Faits*, 28 avril, p. 25 (les faits du 1er et du 2 Décembre); 7 avril (la croix du chapelet) ; 2 juin, p. 29-32. Nous ne pouvons tout citer, c'est à chaque page de cette documentation qu'il nous faudrait renvoyer.

Bientôt d'ailleurs les résultats d'une enquête d'une précision extraordinaire (du R. P. Maes, C. SS. R.) seront publiés, et le lecteur impartial qui voudra prendre la peine d'étudier ce travail pourra se rendre compte par lui-même de ce qui reste des assertions de M. De Greeff et des prétendues contradictions.

Pour répondre complètement, ajoutons quelques remarques :

1) *Un présupposé de M. De Greeff apparaît tout-à-fait contestable* (1) : il semble croire qu'une « gratia gratis data » (vision, extase, etc.) n'est donnée qu'à une âme d'élite ou bien transforme instantanément le sujet qui en bénéficie. Or une vision laisse à celui qui en est gratifié son caractère, ses défauts naturels, les insuffisances de sa formation religieuse. De petits paysans élevés de façon assez fruste et sans grande piété ne deviendront pas du jour au lendemain des enfants distingués, profondément pieux, scrupuleusement délicats en matière de conscience. Ce qui est vrai, c'est que d'ordinaire un progrès moral, lent et continu,

(1) Nous reproduisons dans cet alinéa une remarque faite par nous dans notre réponse provisoire et sommaire (*Nouv. Rev. Théol.*, 1933, p. 355).

commence à se dessiner dès ces faveurs divines; ce fut le cas pour Bernadette Soubirous; il n'est pas difficile de constater un progrès chez les enfants de Beauraing et dans leur entourage immédiat : ainsi l'accroissement de leur dévotion envers la Sainte Vierge est frappant. Cfr. *N. R. Th.*, 1933, p. 342 et 343.

2) Ajoutons une seconde remarque qui aidera à répondre à plus d'une difficulté de M. De Greeff.

M. De Greeff semble supposer que le caractère surnaturel d'une vision véritable ou d'un phénomène mystique s'impose nécessairement; il oublie que ce phénomène d'ordre surnaturel vient s'insérer dans une faculté humaine, soumise à ses lois propres, et que ces lois ne sont pas nécessairement suspendues par la vision. Une vision surnaturelle peut sans aucun doute absorber toute l'attention, ne plus laisser de possibilité pour d'autres perceptions, mais le contraire peut aussi avoir lieu. En soi, il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'un autre objet, comme l'éclair d'une explosion de magnésium (1), arrivât dans le champ visuel au moment même de l'apparition et y produisît quelque confusion, tout comme des paroles produites par une faculté surrexcitée peuvent se mêler à une révélation véritable. Il faut encore rappeler ce que nous avons dit p. 346 : une certaine autosuggestion peut se mêler à des phénomènes d'origine réellement surnaturelle.

Remarquons encore ceci : tout chrétien doit admettre que la Sainte Vierge peut certainement faire une sélection parmi les voyants, montrer maintenant à l'un ce qu'elle ne montrera à d'autres que plus tard, dire à l'un ce qu'elle ne veut pas dire anx autres. La possibilité du fait ne peut être niée, bien que l'explication puisse en rester obscure; l'exigence de M. De Greeff (*Faits mystérieux de Beauraing*, p. 133) qui semble demander

(1) Ce n'est cependant pas le cas pour la vision de Fernande Voisin, le 3 janvier. Une enquête de plus en plus précise semble devoir arriver à la conclusion qu'il y a eu plusieurs explosions de magnésium, trois semble-t-il, l'une avant, deux après que la vision avait commencé, la seconde cependant suivant de très près le début de l'apparition, mais la suivant quand même. De **plus, là où se trouvait le photographe, il lui était impossible de faire arriver** l'éclair dans le champ visuel de Fernande.

d'une hypothèse, pour se faire accepter, qu'elle fournisse une explication claire et nette de chaque détail, n'est-elle pas poussée trop loin, surtout s'il s'agit d'un fait surnaturel ?

3) Rappelons-nous enfin que la manière concrète dont une vision s'opère nous est peu connue; nous avons indiqué en avril, p. 332, quatre modes possibles de visions extérieures, qu'énumère le P. Poulain, après d'autres écrivains mystiques. Ajoutons que le phénomène auditif peut être produit d'autant de manières que le phénomène visuel. Supposons qu'une cause suprahumaine imprime immédiatement sur la rétine l'image de l'objet, on s'expliquerait que l'enfant puisse continuer à voir alors que l'on se place devant lui.

Cette explication est adoptée par saint Thomas (1), quand il s'agit de visions individuelles au sein d'une foule (2) : « On peut en donner la raison suivante, dit le P. Poulain : si les rayons lumineux existaient (et c'est ce qui arriverait dans les trois premier modes cités par nous) il faudrait que Dieu les empêchât d'arriver aux divers assistants. Ce serait, semble-t-il, multiplier les miracles sans nécessité ».

Or, même dans ce cas, l'enfant, inconscient de la manière dont la vision se produit fera tout naturellement un mouvement de recul ou de rejet pour écarter un écran placé devant lui. Peut-être pourra-t-on même admettre que, en certains cas, la vision puisse cesser par auto-suggestion. (3)

Faudrait-il même tellement s'étonner qu'interrogée par un personnage intimidant qui lui dit : « Impossible, tu mens, puisqu'il y avait un béret placé devant toi », l'enfant sûre d'avoir vu et voulant avant tout sauver la réalité de sa vision, adapte sa réponse à la question et dise « je ne voyais plus que le dessous et le dessus ». Aux difficultés qu'oppose M. De Greeff, p. 166, il y a donc bien des réponses...

Cela ne veut pas dire que, personnellement, nous concluions

(1) *Sum. Theol.*, 3a pars, q. LXXVI, a. VIII, c.

(2) POULAIN, *op. cit.*, p. 310. DE MUYNNINCK, *Revue des Questions Scientifiques*, 20 mai 1933, p. 374.

(3) MOUVET. *Etude sur les faits de Beauraing et Banneux*, Mons, 1933, p. 31.

qu'à Beauraing la vision se soit, certainement produite par impression immédiate sur la rétine; nous voulons seulement faire remarquer la complexité du problème et la nécessité d'un examen attentif; certaines objections qu'on nous oppose comportent plusieurs solutions.

Quoi qu'il en soit, comme le dit très bien M. Gailly, *Saint Luc Médical*, p. 205 : « Quant à ceux qui veulent tenter une interprétation de l'ensemble, il est nécessaire qu'ils évitent de se perdre dans les détails et de couper les cheveux en quatre ».

III. *Quels sont en cette question les critères théologiques de discernement?*

Pour prouver l'origine surnaturelle des faits de Beauraing, nous avons fait valoir la présence d'un ensemble d'indices, signalés par les auteurs qui ont traité du discernement des esprits.

Pour renverser cette preuve il ne suffit pas d'attaquer la force probante de tel ou tel indice, envisagé séparément; nous l'avons dit nous-même : aucun indice isolé ne nous permet de conclure avec certitude; la force de la conclusion repose sur l'ensemble des indices pris collectivement, la preuve est une preuve « par convergence des probabilités » (1).

La valeur de cette preuve repose encore sur un autre principe, celui de la Providence. La Providence se doit de ne pas nous laisser absolument incapables de faire la distinction entre l'œuvre de notre imagination, le résultat d'une action diabolique, et l'intervention de l'Esprit-Saint. Nier l'existence de ces moyens providentiels, c'est saper par la base la direction spirituelle, qui, si souvent, doit faire le départ entre illusions et inspirations, c'est supprimer le principe sur lequel s'appuie l'Église quand elle doit juger de la vertu de ses saints, et sur lequel s'appuie

(1) Nous ne reproduisons pas ici notre raisonnement; nous le supposons. Qu'on nous fasse la charité de nous relire pour juger notre présent exposé.

encore l'autorité ecclésiastique pour justifier sa conduite pratique en ce domaine. Nous disons, sa conduite pratique : permettre un office, une fête à Lourdes, par exemple; car d'ordinaire l'autorité ecclésiastique ne se prononce pas directement, par un jugement formel, sur la réalité même d'apparitions.

Nous sommes donc en droit d'être surpris quand M. De Greeff (*Saint Luc Médical*, p. 209) déclare d'un ton tranchant « que ces indices ne signifient rien au point de vue scientifique, ni à aucun autre point de vue ». Ces indices, M. De Greeff semble l'oublier, nous ne les employons que sur le terrain théologique, et le théologien n'entre en scène qu'au moment où la science ne parvient plus à donner une explication plausible des faits. Par son jugement péremptoire, M. De Greeff sort de son domaine, la médecine, pour empiéter sur le domaine théologique, et, d'un trait de plume, supprime la doctrine de nos grands auteurs mystiques.

Que ces indices allégués ne fassent pas preuve au point de vue scientifique, nous l'admettons. Encore reste-t-il que le savant qui cherche une interprétation naturelle de faits de ce genre, et ne la trouve pas, doit se demander — comme l'ont fait MM. Fransen et Gailly — si l'hypothèse du surnaturel n'explique pas ce qui scientifiquement reste inintelligible. Aussi ne comprenons-nous pas le reproche que fait M. De Greeff à M. Fransen (*Saint Luc Médical*, p. 211) d'avoir mis sur le même pied hypothèses surnaturelles et naturelles. Celui-ci, agissant en savant catholique, n'a rien fait d'autre que de ne pas fermer la porte dès l'abord à l'hypothèse surnaturelle; une véritable vision n'est pas impossible, après tout, et l'on peut, et l'on doit, dans des recherches scientifiques, en tenir compte.

Le P. Janssens (*Faits mystérieux de Beauraing*, p. 92) s'est rendu la tâche facile en appuyant la conviction de ses adversaires sur ce raisonnement simpliste : « La Vierge est apparue à Lourdes, à Fatima; pourquoi ne serait-elle pas apparue à Beauraing ? ». Nous ignorons qui a pu raisonner de cette façon, mais, si quelqu'un l'a fait, il n'a pu vouloir dire qu'une seule chose : « La Vierge est apparue ailleurs; il n'est donc pas *impossible*

qu'elle soit apparue aussi à Beauraing »: Et nous ne voyons pas ce que l'on peut objecter à cette conclusion.

Que l'on remarque donc bien le moment où nous employons ces critères théologiques et les limites que nous leur assignons. (1)

Ces critères théologiques du surnaturel nous ne les employons pas non plus pour juger la valeur du témoignage des enfants. L'examen de ce témoignage rentre pour nous dans la question préalable, la recherche d'une explication naturelle des faits. A vrai dire, nous ne connaissons pas un seul auteur sérieux qui ait fait le raisonnement dont parle le P. Janssens (*Faits mystérieux de Beauraing*, p. 94) : « Les enfants sont sincères... ils disent qu'ils ont vu la Vierge... Donc... ». Bien plus, pour nous, le témoignage du voyant, pris en lui-même et uniquement comme témoignage, ne suffit jamais pour conclure au fait surnaturel. Un saint peut être le jouet d'une illusion, et, pour juger de la valeur de son témoignage, ni la vertu éminente, ni la véracité, ni le désintéressement ne suffisent; il faudra toujours revenir à cette doctrine des critères.

Voici le raisonnement préalable que nous avons construit pour rejeter l'explication naturelle : les lois de la psychologie infantile ne parviennent pas à expliquer l'ensemble des actions, des paroles, des gestes de ces enfants sains que sont les voyants de Beauraing. Donc, avons-nous conclu, à l'encontre de M. De Greeff, ces enfants doivent avoir subi réellement le phénomène qu'ils décrivent. Nous pouvons dès lors conclure à leur sincérité. La sincérité des enfants est plutôt la conséquence de notre raisonnement que son présupposé. Il est des témoignages dont la valeur s'établit non point par la véracité du témoin, mais par la preuve de l'impossibilité où il était de mentir. De la réalité de la perception, nous ne concluons d'ailleurs pas tout de suite à l'origine divine. Constatant l'insuffisance d'une explication naturelle du phénomène subi, nous nous demandons si l'action diabolique ne satisferait pas aux données du problème.

(1) Conformément à ces principes, nous ne croyons pas pouvoir appliquer ces critères aux visions de Tilman Côme, tant que la possibilité d'une explication naturelle de ces visions conserve quelque probabilité.

C'est alors qu'interviennent nos critères théologiques. Ce n'est donc pas à nous que s'adressent ces reproches du P. Janssens. Ils n'ont point prise sur notre raisonnement. Le P. Janssens eût-il vraiment démontré que ces enfants ont tous les défauts et les vices possibles, il n'aurait pas entamé la force de notre argumentation. Remarquons d'ailleurs, pour être juste, que toutes les allégations du P. Janssens contre les enfants ont le tort grave de s'appuyer *uniquement* sur l'enquête de M. De Greeff, enquête si justement critiquée.

Un mot maintenant de quelques-uns de ces critères.

Les Conversions. C'est un fait indéniable : la liste des conversions obtenues par le recours de N.-D. à Beauraing s'allonge chaque jour; dans le dossier de Beauraing, ce chapitre promet d'être l'un des plus intéressants et des plus riches. « Mais, semble dire le P. Janssens (*Faits mystérieux de Beauraing*, p. 108) des conversions ne prouvent rien. N'ont-elles pas été nombreuses à Limpias, à Loublande et cependant... ». Nous ferons remarquer d'abord qu'affluence de pèlerins n'est pas synonyme de « multiples conversions », mais n'insistons pas. Le R. P. admettra sans doute qu'une vraie conversion n'est jamais l'œuvre du diable, mais toujours résulte de la grâce de Dieu, et que partout, à Limpias, à Loublande, ou ailleurs, partout où il y a de nombreuses conversions, il y a grâce abondante de Dieu. Du grand nombre de conversions que pourra-t-on conclure ? Tout au moins que le démon doit être mis hors de cause. Car, qu'il continue à opérer des prodiges qui n'ont d'autre effet que de ruiner son empire, voilà qui serait incompréhensible. On ne voit vraiment pas ce que le diable a pu gagner jusqu'ici à Beauraing.

A notre avis, de l'absence de ces résurrections spirituelles, il faudrait conclure contre l'origine divine des phénomènes; car il serait bien étonnant que, là où s'est produite une réelle intervention divine, aucun fruit surnaturel ne se manifestât. Le présence des conversions sera, non une preuve certaine, mais un *indice*, et un indice d'autant plus fort que ces conversions seront plus nombreuses; il doit bien subsister quelque chose

du principe énoncé par Notre-Seigneur lui-même : « Ex fructibus eorum cognoscetis eos ». Pour nous, d'accord avec des guides très autorisés, nous accordons plus de poids à cet indice des fruits spirituels, qu'à celui des guérisons, et nous n'admettons aucunement que le miracle sensible seul puisse trancher la question à Beauraing. N'y a-t-il point d'ailleurs d'autant plus de raison de tenir compte de cet indice que la Vierge a dit aux enfants : « Je convertirai les pécheurs » ?

Les guérisons. Le P. Janssens écrit (*Faits mystérieux de Beauraing*, p. 108) : « Il faudrait établir d'abord deux choses : le caractère *miraculeux* de ces guérisons et leur connexion manifeste avec la réalité des visions de Beauraing ».

Il ne nous appartient pas de décider s'il y a eu à Beauraing des guérisons revêtant toutes les conditions voulues pour constituer un miracle; on peut cependant incliner à le croire; et des hommes compétents jugent plus d'un cas digne d'un examen sérieux. Toute une série de guérisons remarquables a été enregistrée; les traiter toutes de banalités comme l'a fait M. De Greeff (Voir *Nation Belge*, 26 juillet) c'est aller bien vite en besogne! Banalités! mais ces malades sont restés des années entre les mains des médecins, et sans résultat; ils font une neuvaine à N.-D. de Beauraing ou se font transporter à la grotte, et les voilà qui, le jour même ou le lendemain au retour, sont bel et bien guéris. Explication naturelle, « cas sans intérêt », direz-vous ? (*Saint Luc Médical*, p. 247). Est-ce si sûr ? Et ne conviendrait-il pas d'examiner en détail chaque cas ?

N'oublions pas d'ailleurs, que des guérisons, susceptibles d'une explication naturelle possible, peuvent cependant avoir, en réalité, une origine surnaturelle. Pour qu'un fait reçoive sa qualification officielle de « miraculeux », il faut qu'il y ait non seulement miracle, mais *certitude*, *évidence* du miracle. A côté de ces cas indubitables, qui seuls *font preuve*, que d'autres, entourés de circonstances telles que, vraisemblablement, légitimement, les fidèles y découvrent une faveur signalée, spéciale de Dieu. De ces cas, combien déjà en comptons-nous à Beauraing!

Venons-en à la connexion requise entre le fait et les événements dont il témoigne. Dans les procès de béatification, il suffit que la guérison ait été obtenue à la fin d'une neuvaine à tel personnage mort en odeur de sainteté, pour que la connexion soit admise. Ne peut-on pas conclure de la même manière, lorsque la guérison s'est produite après une neuvaine à N.-D. de Beauraing? On nous objectera Lorette; l'on nous dira : « Voyez; le fait de la translation est tout au moins douteux; or des miracles y ont été opérés »; nous répondons qu'il y a encore une distinction à faire entre des miracles ou guérisons qui ont lieu longtemps déjà après que le pèlerinage est établi et ceux qui ont lieu peu après l'événement réputé surnaturel. Dans ce dernier cas, tout chrétien y verra d'emblée, instinctivement, une confirmation venue d'en haut. Toutefois, nous le répétons, nous n'attribuons à tout cela que la valeur d'un indice.

Le sensus fidelium. Le P. Janssens (*Faits mystérieux de Beauraing* p. 107-108) le rejette comme n'ayant rien à voir dans le cas présent. M. De Greeff (*Saint Luc Médical*, p. 209) trouve qu'employé ici ce mot est « presque cynique » : « Les foules, dit-il, ont fait la *Christian Science;* elles ont suivi toutes les hérésies et toutes les illusions aussi bien et mieux que la vérité; elles acceptent indifféremment les révolutions et les pèlerinages ». Le P. Bruno, lui non plus, ne lui semble guère favorable (*Faits mystérieux de Beauraing*, p. 189).

Mais qu'entendons-nous par ce sensus fidelium? L'impression de la foule, quelle qu'elle soit, qui arrive là-bas « assoiffée de merveilleux et d'extraordinaire »? Pas du tout. Par ce *sensus fidelium* nous entendons ce *bon sens chrétien* du peuple fidèle, bon sens éclairé, réfléchi, pénétré de foi, qui, devant tous les essais d'explication naturelle proposés, se montre incrédule et dit : « Il y a autre chose que cela ». La raison n'existe pas que chez les savants; ceux-ci seront portés à maintes subtilités pour pouvoir tout expliquer. A un moment donné, le bon sens, c'est-à-dire, le sens des réalités, comprend qu'ils passent la mesure.

De plus, le sens des réalités *surnaturelles* est une grâce d'en-haut. L'Esprit-Saint n'agit pas que chez les savants et les théologiens, mais encore et parfois avec plus de force chez les simples et les humbles... Confiteor tibi Pater quia abscondisti haec a sapientibus... et revelasti ea parvulis... L'Eglise le sait bien. Aussi ne rejette-t-elle pas ce sentiment du commun des fidèles avec dédain; elle en tient compte jusque dans ses définitions dogmatiques, et dans ses procès de béatification et de canonisation.

Or n'est-il pas vrai que ce sentiment populaire se fait de plus en plus unanime sur l'origine surnaturelle des faits de Beauraing, du moins en ce qui concerne les enfants ? La démarche de cette foule nombreuse qui vient là pour prier avec confiance, et non pas — maintenant du moins — pour y être témoin de l'extraordinaire et du merveilleux, est la preuve de faveurs nombreuses et constitue un témoignage dont on ne peut rejeter la valeur.

Le P. Bruno nous rappelle la doctrine de saint Jean de la Croix qui nous prêche une très grande défiance à l'égard des apparitions et faveurs sensibles, avant que l'autorité ecclésiastique se soit prononcée. Il ne nous vient pas à l'esprit de contester ni l'autorité ni la doctrine du saint Docteur; mais il va sans dire que saint Jean de la Croix (1) ne rejette pas la possibilité de toute apparition; ce qu'il veut, et à juste titre, c'est une grande défiance. Nous le demandons au P. Bruno; celui-là observe-t-il suffisamment la lettre et l'esprit du saint Docteur, qui ne s'avance sur pareil terrain que pour autant que l'autorité ecclésiastique tolère, permet, approuve ? Ne l'oublions pas; dans des faits de ce genre, l'autorité ne prend jamais les devants; elle n'intervient que longtemps après, laissant d'abord le temps user toutes ses forces contre la dévotion nouvelle. Mais, dans l'intervalle, elle observe, elle surveille, consciente du devoir qu'elle a d'intervenir si elle trouvait le culte naissant préjudiciable à la piété des fidèles, surtout s'il y avait quelque apparence de fraude diabolique...

(1) Voir dans la *Libre Belgique* du 16 septembre 1933 les remarques judicieuses de M. le Chanoine Halflants.

Peut-on traiter d'imprudent le chrétien qui, s'appuyant sur ce laisser passer, va s'agenouiller à Beauraing devant la grotte, y conduit des pèlerinages, défend, quand il en a l'occasion, par la parole et la plume, la cause de Notre-Dame de Beauraing? C'est précisément par cette prière des fidèles que vont se produire les preuves sur lesquelles s'appuiera l'autorité pour porter son jugement. Nous ne pouvons croire que saint Jean de la Croix blâme pareil chrétien.

De plus, des écrivains catholiques ne peuvent pas oublier le geste de l'évêque du diocèse, allant lui-même s'agenouiller à la grotte le 26 juin pour invoquer Notre-Dame de Beauraing et permettant l'érection de la chapelle. Tout cela n'est pas la reconnaissance officielle, sans aucun doute, mais c'est tout au moins un geste qui encourage la croyance aux apparitions, Aussi, après pareil geste, le P. Janssens n'oserait plus écrire, — nous le pensons du moins —, ce qu'il écrivait quelques jours avant (*Faits mystérieux de Beauraing*, p. 107) : « La seule attitude raisonnable, la seule conforme à la dignité de la religion catholique est par conséquent celle du doute et de l'expectative ».

Nous comprenons difficilement, pour notre part, qu'on puisse parler si tranquillement d'intervention diabolique possible en présence de la discrétion, de la simplicité, de la noblesse religieuse des faits, en présence de l'accroissement visible de dévotion envers la Sainte Vierge produit par les apparitions, chez les enfants d'abord, dans la foule ensuite, en présence aussi des nombreuses conversions signalées.

Le cas de Tilman Côme.

On nous a souvent demandé ce que nous pensions de Tilman Côme; nous allons essayer de dire brièvement et nettement notre pensée (1).

Tout d'abord, son cas doit être traité séparément, en évitant de le mêler à celui des enfants. Pour jeter plus facilement le

(1) Nous ne parlerons pas de sa maladie ni de sa guérison. Sur celles-ci, nous nous contentons de nos remarques générales. Sur ce point, voir

discrédit sur l'ensemble des faits, certains adversaires de Beauraing veulent unir en un tout indivisible les événements concernant Tilman Côme et ceux qui concernent les enfants. « Les visions du premier, disent-ils, portent le cachet, si pas de la supercherie, du moins de l'imagination malade. Or les enfants sont allés d'eux-mêmes à Tilman Côme, comme à celui qui venait confirmer leurs dires... De plus, des guérisons et des conversions ont suivi ces visions fausses; et elles peuvent être aussi bien invoquées en faveur de l'authenticité de celles-ci que les conversions qui ont suivi les visions des enfants. Dès lors, tout, — visions des uns et des autres, — apparaît comme une œuvre de mensonge ou d'illusion, comme une œuvre de prestige diabolique, ou tout au moins comme une chose extrêmement douteuse »

Nous nions que cette connexion existe de droit ou de fait, L'opinion publique elle-même fait la disjonction : si elle reste défiante à l'égard de Côme, elle se fait de plus en plus unanime au sujet des enfants. C'est un fait qu'une véritable apparition est souvent suivie d'un certain nombre de fausses, qu'à un véritable voyant s'attachent bientôt un certain nombre de visionnaires; on avait vu la chose à Lourdes; le cas échéant, on ne devrait pas s'en étonner à Beauraing. Or, si l'authenticité des visions de Bernadette n'est pas mise en doute à cause des visions prétendues, celle des enfants de Beauraing ne devrait pas l'être non plus, quand bien même il serait prouvé que tout est illusion chez Tilman Côme. — Mais, continue-t-on, d'instinct, les enfants sont allés vers lui et ils disaient : « Nous, on ne veut pas nous croire; un homme on le croira plus facilement ». Soit; mais que s'ensuit-il ? C'est de leur propre initiative, et non pas guidés par une révélation nouvelle qu'ils sont allés vers Tilman Côme, et d'ailleurs, nous le savons pas certains détails, les enfants ont assez vite donné des

Beauraing, par LOUIS WILMET, Charleroi, Paris, 1933, p. 150-155, et *Annales de Beauraing*, n° 14, les remarques de M. le Dr. H. Ledent; n° 16; dans ce dernier numéro, l'on verra que les médecins sont loin d'être d'accord sur son cas.

signes de défiance, et se tiennent plutôt à l'écart du nouveau voyant.

« Mais, poursuit-on, que faites-vous des guérisons qui ont suivi l'entrée en scène de Tilman Côme ? » N'oublions pas que des conversions nombreuses, des guérisons remarquables avaient aussi précédé l'arrivée de Tilman Côme; celles qui suivent continuent simplement la série. On ne voit pas pourquoi l'intervention d'un visionnaire devrait interrompre le cours des bienfaits de la Providence; si les premières avaient le sens d'une confirmation en faveur des enfants, les secondes conservent la même signification. Pour qu'elles puissent être invoquées en faveur de Tilman Côme, il faudrait, nous semble-t-il, que l'authenticité des visions de ce dernier fût prouvée par ailleurs. « Mais, objecte-t-on, les guérisons sont devenues plus nombreuses ». La chose peut facilement s'expliquer. La foule s'est accrue, surtout depuis la visite de Mgr Heylen à la grotte, les malades sont venus plus nombreux, peut-être aussi la prière s'est-elle faite plus ardente.

Nous concluons donc que, même s'il fallait rejeter toutes les visions de Tilman Côme, comme indubitablement et entièrement fausses, la valeur des visions des enfants n'en serait nullement infirmée, pas plus que la valeur des conversions et des guérisons nombreuses comme signes d'authenticité de ces visions.

Mais, ce préliminaire posé, que penser de Tilman Côme ? L'homme est sympathique (1); aussi rejetons-nous la supercherie consciente. Ceux qui l'ont vu de près, et qui ont pu causer avec lui assez longtemps, chez lui par exemple, loin du public, ont été touchés de sa simplicité; son bon sens, son calme habituel, même devant les contradictions, étonne plus d'un médecin qui croit cependant avoir affaire à un hystérique; sa patience, sa confiance en la Providence, et cela malgré les injures et les calomnies, reste admirable, et invite à réfléchir. Nous n'allons pas nous

(1) Cf. *Beauraing*, par LOUIS WILMET, Charleroi-Paris, Jean Dupuis, 1933, pp. 136-143; 203-214 et 239-245.

attarder à réfuter, ni même à mentionner les accusations dont on l'a chargé; nous avons des preuves indubitables de son désintéressement, et nous renvoyons à l'ouvrage « Beauraing » de M. Louis Wilmet.

Mais l'on peut être sincère et vertueux, très vertueux même, et rester un malade! Que penser de ses visions? Elles présentent au premier abord quelque chose de suspect : cette sueur qui les précède d'un instant, ce malaise assez prolongé qui les suit, donnent l'apparence d'une crise maladive. Et voilà qui nous transporte déjà bien loin des visions des enfants. Le contenu même des visions présente des points étranges; ce rôle confié à Tilman Côme vis-à-vis des malades surprend, déplaît même; on n'en voit ni la raison, ni l'utilité; rien de semblable ne se rencontra ni à Lourdes, ni à Fatima; de plus, l'objet de ces visions semble répondre aux préoccupations de Tilman Côme lui-même : « On doute, on est sur tes talons ». Enfin il s'y glisse certaines drôleries, telles ce « Boring », cette église sans chaire, ayant par ailleurs certains traits de ressemblance avec l'église de Mettet; etc.

Par contre, plusieurs s'attachent à montrer, dans ces visions, une certaine logique, une certaine cohérence, qui ne semble pas être l'œuvre d'un cerveau peu équilibré; il y a des coïncidences curieuses : le choix du 5 août, par exemple, un samedi et une fête de la Vierge, Notre-Dame des Neiges, date d'autant mieux choisie, qu'il y a tout juste 1500 ans s'achevait le concile d'Éphèse proclamant la maternité divine, et que le 5 août est la fête de la dédicace de sainte Marie Majeure. Cette église, connue jusque là sous le nom de basilique Libérienne, avait été consacrée par le pape Sixte III à la Vierge Marie (1) « Mère de Dieu ». Or rappelez-vous les paroles : « Je suis la Mère de Dieu, la Reine des Cieux ».

(1) Cf, *Dictionnaire des Connaissances Religieuses*, Letouzey, t. II, col. 345 : « La conception générale de la décoration comme aussi le texte de l'inscription dédicatoire montrent qu'elle fut destinée à perpétuer le souvenir du triomphe remporté au concile d'Ephèse par le dogme de la Maternité divine de Marie », dit Mgr Duchesne. Voir aussi ALBERS *(Hist. de l'Eglise)*, vol, I, p. 206.

Ces rapprochements, s'ils ne sont pas convaincants, — car tant de choses peuvent entrer dans le subconscient d'une manière imperceptible et en sortir un jour avec l'apparence du merveilleux, — montrent tout au moins qu'une certaine intelligence n'est pas absente des visions de Tilman Côme. On a fait remarquer l'exactitude théologique du symbolisme, d'une partie au moins, de la vision du 5 août (1).

Enfin, en faveur de Tilman Côme, il restera toujours que cet homme a réussi comme pas un fourbe ou un malade ne l'a fait. Il annonce un pèlerinage pour le 5 août sans aucun concours de l'autorité et une foule évaluée à près de deux cent mille personnes répond à son appel. Or cette foule, quand elle est là, oublie celui qui l'a amenée, pour se livrer à la prière. On a très justement remarqué que Tilman Côme, dans la journée du 5, n'était qu'un incident. Si la Vierge a l'intention de créer à Beauraing un grand centre de pèlerinage, il semble qu'elle ait voulu dans ce but se servir de Tilman Côme dans une certaine mesure. Nous disons dans une certaine mesure, car la série assez longue des guérisons, d'elle-même, devait contribuer à attirer les foules. La Vierge, si elle le veut, peut, pour arriver à son but, se servir d'un instrument malade. Tilman Côme semble tout au moins avoir été cet instrument. Il est possible qu'il y ait dans son cas un certain mélange de naturel et de surnaturel. Nous aurions voulu une enquête plus approfondie sur ces antécédents psychiques; si c'est un malade, on peut augurer qu'il a eu ou aura d'autres visions que celles de Beauraing.

En conclusion, partisans et adversaires de Tilman Côme se trouvent devant des évènements au sujet desquels ils ne peuvent ni les uns ni les autres donner d'explications décisives... La Providence n'est pas tenue de projeter ses clartés sur tous les points; elle semble avoir donné cependant assez de lumière pour que l'on puisse croire en toute sécurité que la Sainte Vierge s'est manifestée à Beauraing et qu'elle veut y répandre ses faveurs.

J. B. LENAIN, S. I.

(1) Cfr *L'Avenir du Luxembourg*, 10 août.